

uations par jour, et comme l'affaiblissement était hors de proportion avec la quantité de sang rendu, il est bien probable que l'hémorragie dans les intestins était en réalité plus abondante que les selles ne le faisaient supposer.

Dans tous ces cas, le pouls hémorragique, dicrote (voy. p. 64), précéda la perte de sang.

Les recherches modernes ont prouvé que la matière foncée, semblable à du marc de café, qui est rendue par les selles dans le typhus fever et dans la fièvre jaune, n'est autre chose que du sang coagulé, puis fragmenté et coloré en noir par les acides intestinaux. J'ai eu récemment l'occasion d'observer un fait qui démontre bien la justesse de cette opinion. Je donnais des soins avec sir Philip Crampton à un jeune homme atteint d'une fièvre grave, avec céphalalgie violente. Au septième jour, nous fîmes appliquer deux sangsues à la face interne des narines; l'écoulement de sang fut très-abondant, et une grande partie de ce liquide fut avalé par le malade durant son sommeil. Trente-six heures après, la garde éprouva une chaude alarme en voyant la couleur noire des matières alvines. Elle prévint la famille que c'était là un symptôme fort dangereux, et je fus mandé en toute hâte. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'à la vue d'une aussi grande quantité de matière ressemblant à du marc de café, la véritable explication du fait se présenta d'elle-même à mon esprit, et me permit de dissiper les inquiétudes des parents.

Lorsque du sang est avalé par une personne bien portante, dont les fonctions digestives s'accomplissent avec énergie, il ne prend jamais l'apparence de marc de café dans le gros intestin, car il est entièrement digéré et absorbé dans la partie supérieure du canal alimentaire.

ONZIÈME LEÇON.

TRAITEMENT DU TYPHUS FEVER. — VOMITIFS. — PURGATIFS. — ÉMISSIONS SANGUINES.

Les vomitifs au début peuvent arrêter l'évolution de la maladie. — Règles de leur administration.

Usage et abus des purgatifs. — Les purgatifs énergiques sont impuissants à guérir le typhus fever. — Symptômes qui en indiquent l'emploi. — Mode d'administration. — La saignée. — Ses indications. — La présence des taches est une contre-indication absolue.

Emploi des sangsues et des ventouses dans les inflammations locales.

MESSIEURS,

Après ce que je vous ai dit des épidémies de typhus, il n'est plus qu'un point de leur histoire sur lequel je doive appeler votre attention. Lorsque le typhus fever revêt la forme maligne, il ne s'ensuit pas du tout que les autres maladies aiguës qui règnent en même temps doivent présenter des caractères analogues; la rougeole et la scarlatine sont souvent épidémiques en même temps que le typhus, et cependant chacune de ces maladies peut présenter une forme spéciale. En 1842 nous avons observé une épidémie très-étendue de scarlatine; celle-ci avait tous les caractères de la malignité, elle était le plus souvent mortelle; mais le typhus était au même moment remarquablement bénin, et les rougeoles, qui étaient très-nombreuses, présentaient le type inflammatoire pur. Cette année-là donc, le typhus fever, sans devenir inflammatoire, cessait d'être *typhus*; la scarlatine revêtait une forme *typhoïde*, et les rougeoles offraient dans leur modalité tous les caractères des maladies inflammatoires.

Ces faits, dont je puis vous garantir l'exactitude, montrent combien il est difficile de déterminer les causes qui donnent aux épidémies leur génie particulier; il y a quelques années, la scarlatine était très-maligne, et la rougeole montrait au contraire la plus grande bénignité :

nous ne devons donc pas trop nous hâter d'admettre l'existence de quelque cause générale, capable de modifier simultanément des maladies d'espèces différentes; cette hypothèse cependant a trouvé beaucoup de défenseurs, entre autres Watson. « Sydenham, dit-il, a vu régner à Londres, en 1670 et 1674, des rougeoles d'une sévérité peu ordinaire; pendant ces mêmes années, la variole fut extrêmement maligne, et la mortalité fut très-grande. Cela démontre ce que j'ai dit plus haut, à savoir que le caractère typhoïde de ces maladies et des autres fièvres dépend moins d'une violence particulière dans leurs causes *excitantes*, que d'une modification antérieure produite à bas bruit dans l'économie, par l'action silencieuse et graduelle de certaines causes *prédisposantes* (1). »

Je vous ai déjà dit, messieurs, que je n'ai pas l'intention de vous faire l'exposé systématique du traitement à suivre dans le typhus. J'ai laissé à dessein dans l'ombre plusieurs points importants, ne voulant pas m'occuper avec vous de questions pratiques, sur lesquelles je suis d'accord avec les meilleures et les plus récentes autorités. Aussi ne vous dirai-je que quelques mots sur l'emploi des vomitifs, parce que les règles qui doivent présider à l'administration de ces agents dans la fièvre ont été exposées avec précision par un grand nombre d'écrivains modernes.

Pour moi je n'ai l'habitude de recourir aux vomitifs que lorsque je suis appelé tout à fait au début. Cette médication est alors d'une valeur considérable, et parvient souvent à couper court à la maladie. Il n'est pas de moyen plus capable de prévenir l'évolution ultérieure du typhus que l'administration d'un émétique, si vous avez la chance de voir le malade dès le premier jour. Je parle ici sans subterfuge et sans ambages, et je ne fonde point mon opinion sur des cas douteux ou incertains. Je ne parle pas de ces refroidissements fébriles graves, dont les symptômes initiaux ont la plus grande analogie avec ceux du typhus; je parle de ces cas dans lesquels le médecin est appelé à voir, le soir même du premier jour, un malade qui, après avoir été exposé à la contagion, présente du frisson, et tous les phénomènes ordinaires de l'excitation fébrile.

Si j'étais mandé, pendant une épidémie de typhus, auprès d'un individu présentant du frisson, de la céphalalgie, de la fréquence du pouls,

(1) Watson's *Lectures on the practice of physic*, vol. II, p. 750. 1^{re} éd. (L'AUTEUR.)

de la chaleur à la peau et de la courbature, si ce malade avait été à même de ressentir les effets de la contagion, et si je le voyais quelques heures seulement après le début de l'indisposition, je lui prescrirais certainement une saignée et un vomitif, et je crois qu'il aurait alors de grandes chances d'échapper à la maladie.

Mais, tout en reconnaissant l'influence toute-puissante des vomitifs à la période initiale du typhus fever, je crois que le moment favorable à leur emploi est extrêmement court: si, par exemple, il s'est déjà écoulé vingt-quatre ou trente-six heures depuis le frisson, ils ne réussiront pas à arrêter la marche de la maladie. Il ne faut que quelques heures pour diminuer les chances de succès; après un jour, je le répète, on ne doit généralement plus espérer prévenir les effets de l'infection. Alors, en effet, le mal a déjà envahi l'économie tout entière, et il n'est plus temps d'en anéantir l'influence par un émétique, ce dernier fût-il même aidé d'une saignée. Les chirurgiens militaires, et les praticiens qui ont l'occasion de traiter leurs malades dès le début, sont parfaitement renseignés sur la valeur de ces remarques. J'ai vu moi-même, dans ma pratique privée, des médecins et des étudiants qui, après s'être exposés à la contagion, présentaient tous les symptômes initiaux du typhus, et qui échappèrent au développement ultérieur des accidents, grâce à une saignée et à un vomitif prescrits en temps opportun.

L'importance de ce sujet m'engage à vous lire quelques passages où l'indication des émétiques au début de la fièvre est fort judicieusement signalée.

« Lorsqu'on a la possibilité de traiter un malade dès les premiers jours, on se trouvera souvent très-bien de l'administration d'un vomitif, surtout si l'on a affaire à une forme légère. Cette médication débarrasse l'estomac des matières nuisibles qu'il renferme; ces matières sont tantôt des aliments non digérés, tantôt de la bile ou du mucus épais et corrompu, tantôt enfin les produits âcres et acides, sécrétés par l'organe lui-même. Le vomitif a en outre l'avantage de déterminer l'afflux du sang à la périphérie, et de diminuer ainsi l'état congestif des organes internes (1). Un émétique puissant causera quelquefois une

(1) Déjà Sydenham avait dit: « Sæpe miratus sum dum forte materiam vomitu re-
jectam aliquando curiose contemplabar, eamque nec mole valde spectabilem, nec
pravis qualitatibus insignem, qui factum fuerit ut ægri tantum levaminis inde sense-
rint; nempe, vomitu peracto, sæva symptomata quæ et ipsos excruciarant et adstan-
tes perterrefecerant, mitigari solent ac solvi. » (*Obs. medicæ circa morborum acu-
torum historiam et curationem*. Londres, 1676.) (Note du TRAD.)

perturbation assez profonde pour modifier l'évolution des phénomènes morbides, et même pour couper court à la maladie. Toutefois il est bon de savoir que cette pratique n'est pas sans dangers. Dans quelques cas, le vomitif exerce une influence fâcheuse sur l'estomac, et le rend *irritable* pour toute la durée ultérieure de la fièvre. Dans d'autres circonstances, il localise une phlegmasie dans quelque organe important, et cela, en vertu d'une action identique avec celle par laquelle il amène la sueur. En thèse générale, nous ne sommes autorisés à faire vomir que lorsque nous pensons que l'estomac est sale, c'est-à-dire chargé de matières âcres formées dans l'économie ou venues du dehors (1). »

L'arrêt de l'évolution de la fièvre peut être tenté avec succès pendant le stade d'invasion, ou au début de la période de réaction vasculaire; ce moment passé, la maladie suivra sa marche régulière, mais elle pourra encore être abrégée par le traitement. Je crois que les fièvres infectieuses sont bien rarement suspendues, une fois la réaction établie.

Les moyens convenables au moment même du début peuvent être également mis en usage pendant toute la période d'invasion; mais un grand discernement est ici nécessaire: le camphre, l'ammoniac, les diaphorétiques chauds, les délayants, l'opium, si la tête n'est pas prise; les bains chauds, les bains de vapeur suivis de frictions, tels sont les moyens qui conviennent le plus généralement. Chez les sujets robustes, lorsque les émanations telluriques ont été la principale cause de l'infection, un émétique puissant, des purgatifs stomachiques énergiques, peuvent être avantageusement employés. Dans tout autre cas, il sera bon de s'en abstenir pour les raisons qui ont été indiquées plus haut. Lorsqu'il y a de la sensibilité à l'épigastre, et d'autres phénomènes indiquant l'irritation gastrique et l'affaiblissement du système nerveux, il faut laisser de côté les vomitifs et les purgatifs, et recourir à l'application d'un large sinapisme ou de la térébenthine chaude, soit sur la région épigastrique et la paroi abdominale, soit à la partie interne des cuisses; mais ces moyens seront tous abandonnés dès que la réaction sera établie (2). »

En dehors de la période de début, je ne suis point partisan des vomitifs dans la fièvre. S'ils ne réussissent point à en arrêter la marche, ils peuvent causer un affaiblissement marqué de l'estomac et de toute l'économie, et c'est là un état contre lequel il importe de se mettre en

(1) Gregory's *Practice of medicine*, p. 121, Sixth edition. (L'AUTEUR.)

(2) Copland's *Medical dictionary*. vol. 1, p. 921.

garde, dans un cas où le patient doit faire les frais d'une maladie longue et épuisante. Si vous êtes appelés trop tard pour recourir aux vomitifs, il existe deux ou trois autres agents thérapeutiques que vous pouvez employer, dans le but de modérer la réaction fébrile et d'adoucir la sévérité de la maladie. Je vous signalerai d'abord la poudre de James (1), que vous pouvez unir aux pilules bleues ou au mercure éteint; vous donnerez deux ou trois grains (12 ou 18 centigrammes) de chacun de ces médicaments, toutes les trois ou quatre heures suivant les cas. Lorsque vous observez les symptômes d'une réaction inflammatoire, vous pouvez prescrire, à l'exemple de beaucoup de médecins, une solution faible de tartre stibié. Deux grains d'émétique seront dissous dans une pinte d'eau d'orge, et le malade prendra toutes les deux heures une cuillerée à bouche de ce liquide. Ces moyens sont très-utiles dans les premiers jours de la maladie; ils diminuent le mouvement fébrile; ils ont une action efficace sur les intestins, et produisent une diaphorèse plus ou moins abondante.

Il arrive très-souvent que le médecin n'est appelé que deux, trois et même quatre jours après l'invasion. Dans ce pays, les refroidissements fébriles sont extrêmement fréquents; et comme leurs symptômes ressemblent beaucoup aux phénomènes d'un typhus au début, comme peu de personnes sont en état de faire de prime abord cette importante distinction, il en résulte que le malade suppose ordinairement qu'il souffre d'un simple refroidissement, et que quelques pédiluves, des boissons chaudes pendant la nuit, et un léger laxatif suffiront à le remettre sur pied. Puis le jour arrive où cette indisposition légère devait céder, et cependant il ne s'opère aucun amendement; loin de là, le malade va de mal en pis; il se sent affaiblir; il commence à soupçonner que sa maladie pourrait bien être quelque chose de plus grave, et il demande un médecin le troisième ou le quatrième jour. Or, à ce

(1) Cette poudre est préparée avec un mélange de parties égales de sulfure d'antimoine et de râpures de corne de cerf que l'on projette dans un bassin de fer chauffé au rouge, et que l'on calcine ensuite très-fortement. Telle est du moins l'indication donnée dans la dernière édition du *Dictionnaire de Nysten*. Mais Virey, dans son *Traité de pharmacie*, assigne à la poudre de James une autre composition; elle résulterait suivant lui de la calcination d'un mélange à parties égales de sulfure d'antimoine et de cendres d'os calcinés, de sorte que cette poudre serait un phosphate calcaréo-antimonié, avec un peu de sulfate de chaux. — D'un autre côté la Pharmacopée de Londres donne la formule d'une *poudre d'antimoine composée* qui provient de la calcination d'une livre de sesquisulfure d'antimoine pulvérisé et de deux livres de corne de cerf râpée. (Note du TRAD.)

moment, nous devons nous résigner à laisser la fièvre suivre son cours ; elle est désormais trop profondément ancrée dans l'économie pour en être expulsée *par un coup de main* ; et cependant beaucoup de médecins s'imaginent qu'ils peuvent réussir même alors, au moyen de ce qu'ils appellent un traitement décidé et hardi. Ils s'empressent d'administrer un vomitif, et ne manquent pas de le faire suivre de purgatifs énergiques et répétés. Ceci me conduit à vous dire quelques mots du rôle de ces agents dans le traitement du typhus.

Je dois reconnaître, tout contrit que j'en suis, que l'on fait encore aujourd'hui un déplorable abus des purgatifs, surtout dans les premières périodes de la maladie. C'est, à mes yeux, une véritable tache pour la pratique médicale. Le calomel à hautes doses, les purgatifs végétaux sous forme de pilules ou de bols, les infusions de séné, les sels d'Epsom, l'électuaire de scammonée forment la base de la méthode thérapeutique de beaucoup de praticiens. Je n'ignore pas que l'emploi de cette méthode est très-généralisé ; j'ai même souvent entendu ceux qui s'en servent, déclarer, avec une satisfaction non douteuse, que les résultats avaient été très-heureux, et que les intestins avaient été convenablement nettoyés ; mais, quoique ce procédé de traitement soit fort commode au début, quoiqu'on ne puisse pas faire d'objection sérieuse à l'administration d'un purgatif, comme mesure préventive, surtout s'il y a lieu de soupçonner une accumulation de matières fécales dans l'intestin, je dois avouer, en me fondant sur ma propre expérience, que l'usage des purgatifs réitérés ne m'a jamais paru enrayer ni même atténuer la maladie.

Or, si ce traitement ne réussit pas dans le commencement, quel avantage en pouvez-vous attendre plus tard ? Le vulgaire vous dira que les purgatifs agissent de deux façons : en évacuant les intestins, et en exerçant une action déplétive sur tout l'organisme. Pour ce qui est des intestins, je pense que le même but peut être atteint par l'emploi des apéritifs doux. Il est bien rarement indiqué de donner des purgatifs énergiques, mais surtout il n'y a jamais lieu d'y revenir tous les jours. Les intestins, je le répète, seront suffisamment évacués par les apéritifs et les lavements ; il sera même rarement nécessaire d'en prescrire plus d'un ou deux au début de la maladie, et plus tard ils ne sont qu'exceptionnellement indiqués. Quant à l'action déplétive générale, il s'agit de savoir s'il est prudent et sûr d'exercer, pendant la période d'invasion de la fièvre, une action antiphlogistique sur l'économie, par l'intermédiaire du tube intestinal. Selon moi, il n'en est pas ainsi.

J'accorde que les purgatifs puissants produisent une déplétion considérable, grâce à l'abondante évacuation de liquides qu'ils déterminent. Je vais même plus loin, et j'accorde que cette déplétion est nécessaire ; mais je n'en reste pas moins bien convaincu que ce n'est pas là le meilleur moyen de l'obtenir, et je m'adresserai toujours à d'autres agents. Ainsi je préfère la poudre de James, le tartre stibié, le nitrate de potasse, les sangsues, tous les remèdes enfin qui pourront, avec beaucoup moins d'inconvénients, conduire au résultat désiré.

J'ai observé que l'abus des purgatifs énergiques, que le simple emploi de deux ou trois cathartiques au début du typhus fever, chez les sujets dont les intestins sont impressionnables, peuvent amener l'irritation de la muqueuse gastro-intestinale, et à sa suite une diarrhée profuse, une tympanite indomptable, souvent même des lésions de la muqueuse digestive. Une grande sensibilité du ventre, du météorisme, une diarrhée épuisante, telles sont les conséquences ordinaires des purgatifs réitérés. Dans ma pratique privée, je puis presque toujours dire, en regardant le ventre du malade, s'il a été beaucoup purgé au commencement. Je vous engage à étudier à ce point de vue les malades que vous voyez à l'hôpital : vous constaterez, dans beaucoup de cas, que ceux qui ont échappé aux purgatifs du début ne sont que peu ou point affectés de tympanite. Le médecin qui se borne à l'usage des laxatifs doux et des lavements n'aura point à se préoccuper, dans le cours de son traitement, d'un météorisme dangereux ou d'une diarrhée persistante ; il n'aura pas le chagrin de voir survenir une affection inflammatoire du tube digestif, à un moment où la constitution du malade et la période de la maladie ne permettent de recourir à aucun des moyens antiphlogistiques.

Du reste, la prétention de guérir le typhus fever par les purgatifs est complètement absurde. Ici en effet toutes les sécrétions sont affectées, et il serait insensé d'espérer les modifier toutes, en agissant sur le tube intestinal. Prenons la peau pour exemple. Voyez combien elle est loin de son état normal ; considérez la quantité de liquide qu'elle exhale sans cause appréciable, ou sa sécheresse également inexplicable ; toutes ses propriétés sont plus ou moins modifiées ; l'odeur, les sensations, l'innervation et la circulation sont altérées. Voyez maintenant ce qui se passe dans les poumons. Le plus ordinairement l'odeur de l'haleine est changée ; l'exhalation pulmonaire est modifiée dans sa quantité, la modalité et la fréquence de la respiration sont perverties, et j'ai constaté par l'expérience que chez les individus atteints de fièvre, la con-

sommation de l'oxygène et l'émission de l'acide carbonique restent au-dessous de la moyenne normale. Chaque sécrétion, chaque fonction a donc été touchée, et ces modifications persisteront aussi longtemps que la maladie; qu'il s'agisse de l'estomac, des intestins ou de tout autre organe, rien ne vous autorise à croire que vous pouvez à volonté ramener les conditions naturelles. Les sécrétions des poumons, du foie, du pancréas, des reins, de l'estomac, de la peau, sont toutes perverties ou supprimées, et elles ne cesseront de l'être que lorsqu'une crise sera survenue, ou que la maladie commencera à décroître.

Lorsque les intestins ont été suffisamment relâchés au début, et que le ventre reste mou ou plat, je n'éprouve aucune espèce d'inquiétude, même si le malade reste deux ou trois jours sans aller à la selle. J'ai dû quelquefois, dans ma clientèle particulière, autoriser un purgatif que je ne croyais pas indiqué, et je l'ai rarement fait sans avoir à m'en repentir. Voici comment les choses se passaient d'ordinaire: le malade était dans de bonnes conditions, le ventre était souple et plat, il n'y avait pas de douleur, aucun signe d'accumulation de matières fécales. Je faisais remarquer toutes ces circonstances aux médecins traitants, mais ils me répondaient: « Oh! tout cela peut être vrai; mais vous voyez que le malade n'a pas eu de selles depuis trente-six heures, et il serait très-fâcheux de le laisser plus longtemps en cet état. » Vous rencontrerez même des cas dans lesquels l'emploi des lavements demande la plus grande réserve. J'en ai eu la preuve tout récemment. Les amis d'un de mes malades insistaient sur la nécessité de tenir le ventre libre, et je prescrivis le lavement purgatif ordinaire. Eh bien! ce moyen même était trop actif; il amena une irritation des intestins, qui se traduisit par une abondante sécrétion de gaz, d'où une tympanite considérable, qui ne fut heureusement que momentanée.

Vous vous laisserez donc guider, dans l'administration des purgatifs, par les indications et les exigences de chaque cas, et non par les préceptes de ces hommes qui pensent que deux ou trois selles par jour sont à peine suffisantes; vous ne donnerez de purgations que lorsque vous aurez de bonnes raisons pour croire à une accumulation de matières fécales. De cette façon vous évitez la tympanite, la diarrhée et l'inflammation des intestins: tous symptômes qui sont une source d'embarras pour le médecin, et qui gênent singulièrement sa pratique, dans toutes les fièvres qui ont un caractère typhoïde.

Bien loin donc de regarder les purgatifs comme un moyen curatif ou palliatif dans le typhus fever, je pense que l'indication en est plus que

douteuse, et en cela je suis en désaccord avec Hamilton et beaucoup d'autres auteurs. Il peut cependant survenir, dans le cours d'un typhus, telle ou telle circonstance qui exige l'emploi de la médication purgative; nous y avons recours alors, non pas dans l'espoir de guérir *la maladie elle-même*, mais dans le but de combattre ses épiphénomènes.

Voici quelques-uns des symptômes auxquels je fais allusion. L'un des plus ordinaires est une détermination sanguine, qui se fait vers la tête et qui amène du délire, de la céphalalgie, etc. Dans ces circonstances, surtout à une période peu avancée de la maladie, les purgatifs énergiques sont au nombre des remèdes les plus efficaces; plus tard même, le tartre stibié ne réussit à diminuer le délire et la congestion cérébrale, que s'il amène des selles liquides, jaunes et copieuses. Dans les derniers stades de la fièvre, beaucoup de malades sont agités et sans sommeil, par suite d'évacuations insuffisantes; toutes les fois que ces phénomènes d'agitation et d'insomnie se produisent, et qu'il y a en même temps de la constipation, il faut recourir aux laxatifs, même si le ventre n'est pas très-tendu. La réplétion du ventre et la tympanite exigent souvent des purgations très-puissantes, et cela à toute époque de la maladie.

Lorsqu'une diarrhée persistante a nécessité l'emploi des astringents, il survient souvent une constipation opiniâtre et prolongée, qui se rattache probablement à l'impuissance des muscles de l'intestin. Au premier moment, cet état n'inquiète pas le médecin, parce qu'il n'y a ni gonflement, ni tension de l'abdomen, et que le malade paraît d'ailleurs dans un état satisfaisant. Au bout de quelques jours cependant, on juge prudent d'exciter les évacuations alvines, mais on procède avec précaution, car on n'a pas oublié la violence de la diarrhée antérieure. Le médecin choisit d'abord les laxatifs doux; les voyants sans résultats, il se hasarde le lendemain à prescrire un médicament plus actif et des lavements répétés. Il ne réussit pas davantage, et quelques jours plus tard la constipation est exactement la même. Voilà une situation fort difficile. Il faut être très-réservé sur l'emploi des purgatifs énergiques, et prendre soin de débarrasser le malade des matières dures qui peuvent se trouver dans le rectum ou dans l'S iliaque. On peut y arriver soit avec les doigts, soit avec une grande cuiller ou une spatule, soit avec des injections d'eau de savon. Lorsqu'il n'y a pas d'obstacle de ce genre qui puisse rendre compte de l'inefficacité des purgatifs, il faut agir avec prudence et ne pas accumuler coup sur coup les médicaments dans l'estomac et dans les intestins du malade.